

Afin de poursuivre ce récapitulatif, tout en me dirigeant doucement vers l'article 1000, j'aimerais traiter ce que produit en nous cette uniformisation, plus encore lorsqu'à l'image des nazis, elle s'avère quasi absolue.

Cette absence grandissante qui nous habite et que beaucoup ne considèrent pas, au-delà seulement de réussir à constater sa croissance, le fait que nous soyons occupés par une présence de ce genre leur paraîtra invraisemblable, d'autant plus que celle-ci, de façon paradoxale, correspond à une absence des plus proportionnelle.

Cette absence donc, plus elle nous accapare, plus ce qui reste de nous en nous boude le réel, pour se sentir inconsciemment rejeté de lui et recherche comme palliatif à cette situation une existence capable de rivaliser en nous avec cette vie, en tant qu'être, sans cesse plus manquante à chaque génération.

Évidemment il est facile d'admettre qu'au regard de ce qui contribue à nous faire exister, transitant en priorité par l'attention que nous portent les autres, ce peu d'être restant en nous est facilement récupérable et plus encore de nos jours, pour s'avérer moins prononcé que celui manifesté par nos aïeux,

ayant conservé pour se faire un rapport plus étroit avec la nature et donc plus conséquent avec ce qui est.

À ce propos revient une formule paradoxale pour dissimuler, à travers les termes qu'elle emploie, ce qu'elle exprime vraiment, disant qu'un peu de science éloigne de Dieu et que plus de science y ramène. En réalité, notre savoir de départ n'eut pas dans notre vie de tous les jours les finalités qui sont les siennes actuellement. Celui-ci à nouveau ne démontra pas une contre-productivité égale à celle par laquelle transite à présent la quasi-totalité de nos activités, chargées avant tout de corriger ces insuffisances et nous commandant, pour mieux consentir à ce qu'il nous contraint, de croire à ses effets. Si vous en doutez, remarquez cette nécessité d'abstraction à laquelle celui-ci nous oblige.

Forcément cette nécessité de déni est tributaire d'un certain fonctionnement, accompagné de ces critères qui lui servent de principes et desquels se dégagent ces notions fameuses de bien et de mal.

Lorsque vous admettez ce processus, cette même nécessité de déni, pour ne pas admettre que ce que nous permettons depuis deux siècles se fait évident,

ce même processus rend allégeance à ce qui ne saurait être, tellement qu'en nous éloignant par lui du réel de façon accélérée, nous adoptons une vitesse égale à l'accroissement en nous de cette absence, qui permet en dehors de nous cette désagrégation qu'elle provoque en dedans de nous, adoptant alors, extériorisée, la forme d'une auto-destruction aux multiples facettes.

Il n'est pas compliqué d'admettre que le peu d'être restant en nous épouse ces principes sans plus de réflexion, pour ne plus être capable — cette intelligence nécessaire permettant ce genre de compréhension spécifique ayant été annihilée par notre recours à l'inventivité, étant elle une espèce de réactivité aveugle sensible à cette nécessité de parades — de vous pousser à contre-attaquer, sans savoir vraiment si vos rebuffades ne sont pas autant de guet-apens.

Ainsi, sentant en nous cette absence nous accaparer, ne distinguant pas dans nos pseudo-innovations de quoi lui faire face, une uniformisation à l'égard de certaines sensibilités plus mises à mal par cet état de fait que leurs soi-disant semblables peut leur conférer que ce à quoi ils s'abandonnent correspond

à un effacement plus conséquent que celui qui les occupe en dedans d'eux.

L'uniformisation, selon cette approche, paraissant tenir en respect cette absence en nous, sans que ces mêmes conçoivent — pour y croire avant tout — qu'ils lui cèdent de plus belle.